

# Histoire de l'OSE – Les enfants de Buchenwald

## Les enfants de Buchenwald

**Katy Hazan, Eric Ghozlan**

Extrait : *A la vie, les enfants de Buchenwald du shtetl à l'OSE*, 2005, édition Le manuscrit

En 1945, Il reste dans le camp de Buchenwald libéré par les Américains, plus d'un millier de jeunes Juifs entre huit et vingt-deux ans. Issus des villages les plus reculés de Pologne, de Roumanie, de Hongrie ou de Tchécoslovaquie, ils attendent que l'on statue sur leur sort. 535 arrivent en France dont 427 pris en charge par l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants, une œuvre juive d'assistance qui avait mis en place pendant la guerre un réseau spécifique de sauvetage d'enfants).

Avant d'être regroupés à Buchenwald, ils ont subi les ghettos, les camps de travail forcé, les sélections, les marches de la mort.

Lorsqu'ils arrivent en France, ils sont seuls au monde.

Ce groupe de jeunes adolescents, passé pour partie par les maisons de l'OSE<sup>1</sup>, a une histoire singulière qui mérite d'être relatée. Leur remarquable réinsertion et les séquelles de leur traumatisme qui ont été étudiées et répertoriées comme " syndrome du survivant" pose la question de la survie des enfants dans les camps et de leur prise en charge après-guerre par des éducateurs .

---

<sup>1</sup> Œuvre de secours aux enfants. Née en 1912 à Saint-Petersbourg, cette œuvre médico-sociale s'installe en France en 1933. Elle participe activement au sauvetage des enfants juifs pendant la guerre.

## Quelle est l'origine de ces jeunes ? Comment est-il concevable que ces enfants ou tout jeunes adolescents aient été laissés en vie ?

La plupart des enfants rescapés sont d'origine polonaise, 250 sur 427, en majorité issus de familles nombreuses rassemblées dans les ghettos. Certains ont été déportés vers Auschwitz et y ont travaillé pendant toute la durée de leur internement, jusqu'au moment de leur évacuation ; d'autres viennent directement des ghettos et des camps de travail forcé.

Les trois plus jeunes du groupe ont respectivement huit et dix ans à la Libération. Deux avaient encore leurs pères à Buchenwald. L'autre garçonnet de huit ans vient du ghetto de Piotrkow<sup>2</sup>. Il est fils de rabbin et comme il le dit lui-même, “ est passé directement de la voiture d'enfant à la vie du camp. ”

20 autres garçons ont été déportés plus tard de Slovaquie, 77 de Ruthénie et 29 de Hongrie. Tous parlent le hongrois et sont plus religieux que les Polonais. Ce sont surtout les enfants de ce groupe qui réclament une maison orthodoxe à leur arrivée. Comme les Polonais ils ont connu pour la plupart “ la marche de la mort ” en janvier 1945. Ils ne parlent que de cela au début de leur séjour en France.

Les jeunes polonais ont connu plus tôt que les autres l'enfermement car la moindre bourgade a été transformée en ghetto imposé par les nazis dès leur arrivée en 1939. lieux de l'anathème et de la mise à l'écart, les ghettos furent avant tout l'étape initiale du projet d'extermination.

La rationalité nazie suit une planification logique sans faille, déchoir les Juifs dans leur ensemble de leur qualité de citoyen de droit, les exclure du champ social par des mesures juridiques restrictives et discriminatoires, les regrouper dans des ghettos, puis les déporter vers les camps de la mort pour les exterminer après avoir préalablement opéré un tri entre les valides productifs et les autres.

---

<sup>2</sup> Petite ville à 40 kilomètres de Lodz, elle a le triste privilège d'avoir eu le premier ghetto de Pologne.

C'est dans cette intériorité du ghetto que s'imposent de nouvelles règles de vie, que s'éprouvent le labeur, la faim, la peur, la cache, la traque, la fréquentation de la mort anonyme, celle rencontrée au coin de la rue où les cadavres s'entassent, mais aussi l'épreuve de la perte des êtres chers et des exécutions pour l'exemple ou pour rien.

Cette réalité les plonge directement dans un parcours de survie qui les prive de leur enfance.

Lolek vivait à Lodz. Au moment de la constitution du ghetto, son frère aîné, Avram est assassiné avec d'autres jeunes par les SS pour l'exemple. Ce frère aîné qui devait partir en Palestine en 1938 et qui y a renoncé à cause du veto paternel.

Après une nuit passée dans un hangar, les cheveux de sa mère sont devenus complètement blancs, son père est prostré et sa sœur est prise de convulsions. A 11 ans, Lolek comprend brusquement qu'il est devenu le chef de famille et qu'il doit prendre en charge ses parents. Par sa volonté et sa présence d'esprit, il prolonge leur vie jusqu'à la fin du ghetto de Lodz en 1944. Il est porté par cette nécessité.

Comment, pourquoi sont-ils restés en vie ?

Incontestablement grâce à leur force physique et morale et l'un ne va pas sans l'autre. Ils ont, tous, su résister à la peur, aux sévices, au froid, à la faim.

Mais l'entourage familial a été un premier facteur de survie dans les ghettos et pour certains jusqu'au bout de leur parcours. Les plus jeunes, entre 4 et 6 ans n'auraient pu survivre sans la présence tutélaire de leur père qui les protège, qui les nourrit, qui leur dit ce qu'il faut faire.

Jacques insiste sur cet aspect de survie psychologique à Blechhammer<sup>3</sup>, grâce au groupe qu'ils formaient, son frère aîné, Charles, son père et les trois paires de copains de son shtetl.

Pourtant, la plupart d'entre eux, doivent affronter la solitude absolue, celle

---

<sup>3</sup> Camp annexe d'Auschwitz III à partir de 1944.

générée par le système lui-même, surtout dans les camps de travail forcé. Ceux qui ont survécu à Birkenau même sont arrivés assez tardivement, en 1944<sup>4</sup>.

Comment ont-ils pu passer les différentes sélections ?

La chance, le hasard ? Chacun emploie ce terme, à un moment de son histoire, surtout les plus jeunes : un SS complaisant, un détenu qui les séparent des femmes à leur arrivée du train et les poussent avec les hommes.

Chacun a sa propre stratégie de survie. Voler une ration de soupe malgré les risques. Fuir au bon moment, se cacher quand il le faut, avoir l'esprit toujours en alerte.

Ils ont tous, à un moment de leur parcours, eu la présence d'esprit de faire tel geste, plutôt que tel autre : de présenter, comme Albert, la même chaussure au SS, alors que présenter l'autre, où était caché l'argent signait son arrêt de mort. Savoir négocier en gardant des cigarettes dans la poche, comme Georges, pour en offrir aux kapos ou aux SS si besoin. Mais surtout, être aux aguets, tout le temps. C'était devenu un métier, remarque Jurek, qui a su sauter du camion qui l'emmenait de Maidanek au lieu d'exécution, au moment où le SS détournait la tête.

Ils ont résisté au découragement, qui mène à la maladie, laquelle est l'antichambre de la mort. Il ne fallait pas tomber malade. Léon qui a 14 ans le sait et se soigne tout seul à Birkenau. Il a l'idée de se gargariser avec son urine pour soigner son angine

---

<sup>4</sup> Les jeunes polonais arrivent après la liquidation des ghettos ou viennent d'autres camps de travail, les Hongrois arrivent directement entre le 15 mai et le 9 juillet 1944.

Georges lui, se fait opérer d'un abcès à la gorge. Deux russes lui tiennent les bras, tandis qu'un médecin français lui découpe l'abcès avec une cuillère aiguisée. Il guérit immédiatement<sup>5</sup>.

Il faut une immense force de caractère pour ne pas abdiquer, tous l'ont eue, surtout au moment des « marches de la mort » même si à un moment précis, chacun a été envahi par le découragement. Epuisés, certains sont sur le point de craquer, à Buchenwald seulement, c'est-à-dire plutôt à la fin de leur parcours.

Encore faut-il, une incroyable rage de vivre pour pouvoir forcer le destin.

Ils ont ainsi tenu jusqu'au 11 avril 1945, date de la libération du camp de Buchenwald que l'un d'entre eux considère comme sa 2<sup>e</sup> date d'anniversaire. ils renaissent à la vie et attendent qu'un pays veuille bien les accueillir. Ils sont plus d'un millier, à être dans le même cas. Ils attendent deux longs mois, dans les anciennes baraques des SS, dans un désœuvrement absolu.

Le 8 juin, 427 d'entre eux partent pour la France, d'autres vont en Angleterre et un petit groupe en Suède, retrouver des parents. Des listes ont circulé pour s'inscrire à un départ en France. La quasi-totalité n'a jamais entendu parler de ce pays et ne parle pas un mot de français.

## Leurs sentiments à l'époque

L'espoir fou de retrouver l'un des leurs sur les listes qui circulaient, un nom auquel se raccrocher. Tout le monde attendait un miracle, même ceux qui avaient vu mourir leurs parents. Tous les jours la même déception.

L'angoisse de se retrouver tout seul, l'angoisse d'attendre, l'angoisse du

---

<sup>5</sup> Hormis ces blessures, il explique qu'il n'y avait pas de malades dans le camp (ils étaient éliminés tout de suite). A l'inverse, certaines maladies disparaissaient. Il donne l'exemple d'une connaissance d'Oradéa qui, toute sa vie, souffrait d'un ulcère et qui n'a plus rien au camp.

vide.

L'impossibilité de se projeter dans l'avenir et surtout l'humiliation, une humiliation qui colle à la peau.

Mais aussi l'impression de revenir à la vie, c'est-à-dire de pouvoir se remettre à penser.

Et l'envie violente de liberté. La rage de vivre. Une grande excitation et une grande inquiétude.

## Les négociations

Elles ont été longues et difficiles, car les partenaires sont multiples et les intérêts contradictoires. Les accueillir, mais pour combien de temps et suivant quelles modalités ?

Il a été décidé d'un accueil provisoire de la France, sans préjuger de l'avenir de ces enfants dont on ignore la nationalité, l'âge et la condition sociale<sup>6</sup>.

Le Comité intergouvernemental pour les réfugiés doit assurer la protection et l'administration de ce groupe<sup>7</sup>. L'OSE en a entièrement la charge, supportée financièrement par le *Joint*<sup>8</sup>. L'Etat n'est que le tuteur moral des mineurs.

Les négociations traînent. Le ministère des Affaires sociales veut prendre en charge une partie de ce groupe, d'autant qu'une cinquantaine de jeunes Français, dont la liste a été communiquée par l'aumônerie générale des prisonniers de guerre, ont été évacués très rapidement<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> Arch. OSE, boîtes 20 à 22. Toutes les notes et comptes-rendus de séances qui nous ont permis de comprendre l'évolution de cette affaire sont dans ces archives.

<sup>7</sup> OIR, Organisation internationale pour les Réfugiés dont le siège est à Londres, s'occupe de l'assistance matérielle juridique et politique des réfugiés, ainsi que de l'émigration outre-mer. En France, elle prit en charge les 245 jeunes de Buchenwald, ainsi que de jeunes immigrés venant des camps de personnes déplacées (DP).

<sup>8</sup> AJDC, American Joint Distribution Committee, l'organisme juif américain qui est venu en aide aux communautés juives du monde entier. Elle a financé en particulier les œuvres sociales dont l'OSE.

<sup>9</sup> Arch. OSE, boîte 20 : Enfants de Buchenwald. Les 55 noms de cette liste sont tous ceux de mineurs de moins de 21 ans qui ont été arrêtés pour faits de résistance. Au vu des noms, une dizaine sont Juifs.

Le 30 mai, il charge l'abbé Glasberg qui dirige le Centre d'orientation sociale des étrangers, d'une mission spéciale sur la situation des enfants étrangers amenés des camps de concentration allemands. Il se trouve rapidement en porte-à-faux avec l'OSE qui affirme que ces enfants ne pourront guérir que dans un milieu juif<sup>10</sup>.

Il est finalement prévu trois groupes en fonction de la nationalité des enfants, de la langue qu'ils parlent, de leurs aspirations : ceux qui resteraient provisoirement en France, ceux qui seraient dirigés vers la Suisse pour raison de santé et ceux qui auraient des visas pour émigrer, en particulier en Palestine pour rejoindre de la famille.

## **L'accueil et la réinsertion**

### **Ecouis, un préventorium dans l'Eure**

Le voyage fut long, quatre jours pour arriver jusqu'à Thionville, car les ponts en Allemagne étaient détruits et le train avançait lentement. Là les attendaient depuis trente-six heures une équipe de l'OSE, les autorités américaines et la Croix-rouge ainsi que bon nombre de journalistes.

À la frontière française, les adolescents prennent un train spécial de la Croix-Rouge qui les conduit à Ecouis en une nuit.

Ecouis fut un choc, pour tous : pour les jeunes qui n'acceptent pas de se retrouver dans un camp, en quarantaine ; pour les adultes qui ne comprennent rien.

Les problèmes qui surgissent à sont nombreux et de nature très diverse. Les garçons y restent de quatre à huit semaines selon les cas. La détresse de ces jeunes est à la mesure de l'expérience vécue et les problèmes auxquels ils sont confrontés à la mesure de l'incompréhension de leur situation.

---

<sup>10</sup> L'abbé Glasberg, qui avait travaillé pendant la guerre avec les œuvres juives au sauvetage des enfants, était d'ailleurs lui-même d'origine juive. Il avait conseillé, dans une note du 10 mai 1945, à Joseph Weill, de créer pour ces enfants un service spécial, autonome, avec à sa tête une personne qualifiée susceptible de faire le lien avec son propre service. Il avait même suggéré un nom, en la personne de Monsieur Haït, dont la femme, Ninon Haït, avait participé au sauvetage des enfants de Vénissieux. L'OSE n'adhéra pas à cette proposition de service autonome, mais confia le "service dit de B" à Julien Samuel.

Il faut se représenter les difficultés rencontrées pour mettre sur pied, dans les conditions de dénuement de l'après-guerre, un centre d'accueil correctement équipé pour 472 personnes ainsi qu'une organisation susceptible d'assurer un vrai contrôle médical. Les éducateurs mêmes les plus chevronnés n'étaient pas préparés, d'ailleurs ils attendaient de jeunes enfants dont la présence au camp était attestée par un journaliste de l'AFP, Christian Ozanne qui lui-même revenait de Buchenwald et qui parle de plusieurs centaines d'enfants de 3 à 17 ans.

Conçu comme transitoire, le centre ferme ses portes en août 1945. Le temps d'Écouis est court, huit semaines. Pourtant il est plein d'enseignements.

À cinquante ans de distance, le passage à Écouis est diversement apprécié. Certains, peu nombreux, n'ont pas supporté l'atmosphère délétère et sont partis dans des familles au bout de quelques jours. Les autres reconnaissent avoir été en transit, obsédés par l'espoir de retrouver des membres de leur famille proche ou lointaine.

La consultation des listes apportées quotidiennement par Rachel Minc, les grands rassemblements sur la pelouse, les interminables visites médicales, puisqu'ils sont en quarantaine, occupent leur temps. Certains se souviennent d'activités plus enrichissantes : jeux, sports, chants, cours d'anglais ou de français, feux de camp le soir et même confection d'un journal et d'une pièce de théâtre.

## **Le difficile dialogue**

Si tous les pensionnaires d'Écouis reconnaissent maintenant l'importance de cette étape dans leur réinsertion, les difficultés tenaient à l'époque à un double malentendu. Écouis et la France n'étaient pas le paradis imaginé par les adolescents et ils n'étaient pas ces petits déportés éperdus de reconnaissance qu'attendait l'OSE.



À l'enfer absolu, succède au moment de la libération du camp, une période de liberté totale, de désœuvrement, où les jeunes pouvaient se servir sur la population locale. Des réajustements étaient donc nécessaires, mais le personnel d'encadrement n'a su ni les maîtriser, ni même les mesurer. Les éducateurs, en majorité de jeunes Juifs, ainsi qu'une équipe de jeunes femmes bénévoles non-juives, n'étaient nullement préparés à rencontrer des jeunes révoltés, revendicatifs et remplis de méfiance vis-à-vis de l'humanité entière. Qui d'ailleurs aurait pu l'être ?

Première difficulté ou erreur, facile à énoncer *aposteriori*, les jeunes sont regroupés par classe d'âge. Or les affinités et les liens du groupe sont essentiels surtout après leur vécu en camp. Les rivalités entre Polonais et Hongrois qui existaient déjà au camp perdurent et génèrent de la violence.

Les révoltes à cause de la nourriture montrent leur méfiance. Lorsqu'on leur a servi du camembert, ils ont cru qu'on voulait les empoisonner. Dans un premier temps, ils cachent le pain sous leur lit et font des réserves.

Privés d'argent de poche et mis en quarantaine médicale, ils se sentent une fois de plus privés de liberté. Certains se débrouillent pour aller jusqu'à Paris à l'hôtel Lutétia pour avoir quelques sous et dormir dans ce qu'ils considéraient un palace.

Dans un premier temps domine donc l'incompréhension ou pour le moins l'ambivalence. Un certain nombre de responsables mettent l'accent sur l'impossibilité de créer un climat de confiance favorable à un travail constructif. Le capitaine Rosen, directeur d'Ecouis<sup>11</sup>, évoque avec un représentant du *Joint*, venu en visite en juillet 1945, ses difficultés qui, dit-il, sont pires que celles qu'il a connues au maquis, car les jeunes déportés ne

---

<sup>11</sup> Cet ancien maquisard, chargé par le gouvernement français d'aider à l'installation des "Buchenwaldiens" à Ecouis, avait participé à une mission d'étude sur les camps de personnes déplacées en Allemagne du Sud, dans les zones d'occupation américaine et française, et avec Julien Weill à la rédaction d'un *Rapport sur la situation des Juifs en Allemagne*, publié par l'Union-OSE à Genève en 1945.

respectent plus rien. Cette image négative transparaît dans tout le rapport : laisser-aller, refus d'accomplir la moindre tâche ménagère, refus du moindre travail même pour gagner de l'argent de poche. Mais il souligne également le manque de perspectives offertes à ces jeunes.

Pourtant d'autres adultes donnent d'eux une image beaucoup plus positive. La direction de l'OSE dépêche à Ecouis Alfred Brauner<sup>12</sup> et Ernest Jablonski (Jouhy) qui avaient mis en place déjà, avant-guerre, une expérience pédagogique avec des enfants venus d'Allemagne au château de La Gnette. Mais surtout, l'équipe des éducateurs a eu assez d'humilité pour simplement les écouter et se mettre à leur disposition

Des relations individuelles ont pu se tisser, très vite, malgré la barrière de la langue. Seules Gaby Wolff (Niny) qui encadrait le groupe des plus religieux et Rachel Minc<sup>13</sup> connaissaient le yiddish. Chacun venait voir cette dernière, pour ses petits problèmes et ses grands chagrins. Elle était à la fois leur confidente, celle qui essayait de résoudre leurs difficultés, et surtout une présence rassurante, leur bouée de sauvetage.

Les plus petits, ils ont huit ans, David et Izio ont, très vite, été pris en charge, et entourés d'affection. Irma, une jeune fille, très douce, les amène souvent chez ses propres parents, dans une maison avec un jardin, rue des Fêtes. Ils y dorment et apprennent l'hébreu des prières. Ils découvrent Paris, s'endorment tous les deux au cinéma lors de la projection du film *Le Dictateur*, le best seller du moment, montent les escaliers mécaniques du métro en sens inverse, redeviennent des enfants.

Avec le recul, on ne peut que saluer la justesse du diagnostic de Jouhy<sup>14</sup> :

*La majorité des jeunes venus des camps n'établissait plus aucune liaison entre leur propre effort et leur bien-être. (...) Ils ne connaissent le*

---

<sup>12</sup> Eminent pédagogue, il avait travaillé également avec les enfants de réfugiés espagnols. Sa femme Françoise était médecin au centre d'Ecouis.

<sup>13</sup> Sa connaissance du yiddish en fit l'une des interlocutrices indispensables, notamment pour la recherche des familles.

<sup>14</sup>E. Jouhy, "Le problème pédagogique des jeunes de Buchenwald", *Les enfants de Buchenwald*, brochure citée, pp. 59-65.

*travail que sous la forme du travail forcé. Ils ont pu constater que presque aucune des qualités morales positives n'a procuré à l'individu ou à la collectivité le moindre avantage, qu'au contraire seul l'égoïsme et l'insensibilité vis-à-vis des problèmes et des souffrances d'autrui pouvaient permettre à l'individu de survivre (...)*

*Après les expériences terrifiantes des camps, il ne fallait pas s'étonner si ces jeunes avaient perdu le sens des appréciations normales. Tout ce qui contrecarrait leurs propres projets, leurs désirs ou leurs rêves, était attribué d'office à la mauvaise volonté d'autrui.(...)*

*Après avoir constaté que les cours de français étaient presque complètement délaissés, nous nous sommes enquis des raisons de ce boycott ; nous avons obtenu cette réponse inattendue : vos cours de français sont la preuve que l'OSE veut nous maintenir de force en France et nous envoyer dans les mines.*

*Ce sentiment de méfiance va de pair avec un besoin refoulé de s'abandonner entièrement à un chef aimé, de se fier aveuglément à une personne qui dans une circonstance déterminée a fait preuve de sollicitude réelle à leur égard.(...) A leur âme si profondément blessée, il fallait des hommes à haïr et des hommes à aimer. (...)*

*Ce fut lors d'une petite réception de quelques dirigeants de l'OSE et de quelques représentants du monde juif, après l'exécution collective de chants du camp que nos jeunes, pour la première fois, ont pu pleurer ensemble avec ceux qui les écoutaient. Ces larmes furent le plus grand et le plus certain succès pédagogique de toute la période d'Ecouis. (...)*

*Beaucoup plus que de réunions, de responsabilités pour certaines fonctions sociales, beaucoup plus que de cours de sport ou de discussions, nos jeunes avaient besoin d'un milieu intime, tel un milieu familial. Il aurait fallu au moins leur donner la possibilité de vivre en petits dortoirs de deux à trois lits, de les faire manger par groupe de huit maximum à une table joliment mise avec un adulte compréhensif comme compagnon tout au long de la journée. (...) »*

Malgré toutes ces réserves, Ecois, centre de transit et d'hébergement, remplit une fonction indispensable car sécurisante.

## La recherche des familles

48 % des jeunes ont retrouvé un membre de leur famille. Les autres sont seuls au monde. Cette évidence terrifiante explique les efforts accomplis par le service du regroupement familial de l'OSE. Elle permet de comprendre également l'impatience et le désarroi de ces jeunes qui ne veulent pas rester à Ecois, car ils prolongent l'inaction des semaines passées à Buchenwald, mais qui ne savent pas non plus ni quoi faire, ni où aller.

Ayant de la famille en Palestine, un premier groupe de 173 jeunes part de Marseille, accompagné du docteur Malkin et muni de visas d'entrée britanniques.

Grâce au retentissement médiatique de l'accueil<sup>15</sup>, du monde entier, parviennent des demandes concernant leur identité et la presse juive de tous les pays où ils avaient des attaches est très vite en mesure de publier des listes précises. La “ Sherlock Holmes ” de la section des recherches de l'OSE, Rachel Minc fait parler les jeunes et utilise le moindre indice pour envoyer des messages dans les différents camps en Pologne, en Allemagne, mais également aux USA et en Palestine.

Les plus grands voulaient tous aller en Allemagne dans les camps de “personnes déplacées” pour rechercher eux-mêmes leur famille<sup>16</sup> et l'OSE a du mal à les retenir<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Arch. AIU, OSE, Enfants de Buchenwald, boîte 21. Une statistique de novembre 1945 montre que sur 114 enfants ayant entrepris des recherches, 91 ont reçu des réponses. La grande majorité vient des USA, 72 sur 84, mais également du Canada, d'Argentine, de Bolivie, d'Angleterre et de Belgique.

<sup>16</sup> D'autant qu'en novembre 1945, grâce aux efforts conjoints des équipes du *Joint* et de l'OSE, 23 sœurs avaient été retrouvées ainsi que 4 frères, 4 mères, un père et une tante. Comme on peut le voir par cette énumération, ce sont des lambeaux de familles.

<sup>17</sup> N'y aurait-il pas un dépistage plus systématique à faire ? se demande Jacques Cohn dans un bilan de décembre 1945. En particulier des contacts plus étroits avec les assistantes OSE d'Allemagne, pour essayer de limiter les déplacements.

Certains passent directement par leurs consulats, ainsi ce jeune Imre qui, ne se plaisant pas à Ecouis, s'enfuit au consulat de Hongrie pour essayer de rejoindre sa mère à Budapest.

Mais, pour quelques dénouements heureux, combien de déconvenues! Telle femme usurpe l'identité d'une mère pour pouvoir sortir d'Allemagne, mais surtout une majorité d'enfants est déçue par l'accueil de la famille proche ou lointaine qui prend le rescapé pour une bête de cirque, ou pour une source de revenus à exploiter.

C'est aux Etats-Unis que l'adaptation s'avère la plus difficile. Là, pas question d'être pris en pitié, pas question non plus de parler, de se tourner vers le passé : *c'est arrivé, oublie le et montre ce que tu sais faire*, telle était l'attitude ambiante, efficace et pragmatique.

## Ambloy et Taverny l'expérience des plus religieux

Ils sont quatre-vingt-un, en majorité orthodoxes, ainsi que les plus jeunes, à Ambloy, dans un superbe château de 40 chambres prêté pour l'été, puis au château de Vaucelles à Taverny.

Tous ont un souvenir ému de cette période “ pont indispensable entre les camps et la vie nouvelle. ” Élie Wiesel<sup>18</sup> qui faisait partie de ce groupe rend, dans ses mémoires, un vibrant hommage à ses monitrices de l'époque, Judith et Niny.

*Comment as-tu fait, Judith, comment avez-vous fait pour nous apprivoiser ? Niny, cette jeune éducatrice si belle et si dévouée, comment a-t-elle fait pour tenir tant de semaines parmi nous, avec nous ? (...) Rationnellement, Judith, nous étions condamnés à vivre cloîtrés, comme de l'autre côté de la muraille. Et pourtant, en peu de temps, nous réussîmes à nous retrouver du même côté. Ce miracle-là, à qui le devons-nous ? Comment l'expliquer ? À quoi l'attribuer ? À nos affinités religieuses ? Aux vôtres ? Le fait est que tous ces*

---

<sup>18</sup> Elie Wiesel, *Tous les fleuves vont à la mer*, Paris, Seuil, 1994.

*enfants auraient pu basculer dans la violence ou opter pour le nihilisme : vous avez su les diriger vers la confiance et la réconciliation.*

Ce fut un moment privilégié, de juillet à octobre 1945, dans un endroit de rêve, loin du monde, où ces jeunes ont pu commencer à se réparer.

La grande activité d'Ambloy reste, pour tous, les séances chez le photographe de Vendôme. Les jeunes y vont au moins une fois par semaine et tous y laissent leurs économies. Ils se font photographier seul, en groupe, à deux, avec leurs plus beaux atours, ou avec leurs pyjamas rayés, avec ou sans cravates, avec ou sans chapeau, comme s'il fallait fixer dans la réalité, ou se prouver à eux-mêmes qu'ils existaient encore.

Le groupe des Hongrois, très religieux bouillonne d'activités : cercles d'études, lieux de prières improvisés et cours de *kodesh* (matières religieuses) se font et se défont au gré du rituel journalier. Certains suivent des cours d'anglais, dans l'espoir de partir en Palestine, d'autres des cours de français. Tous font du sport avec un moniteur de l'OSE, Maurice Brauch.

La fête de kippour, la première célébrée depuis leur libération, donne lieu à un débordement de ferveur et d'émotion.

Ce fut même l'occasion de débattre de l'opportunité ou de l'interdiction de dire le kaddish (la prière des morts) pour leurs parents.

En vivant leur vie juive d'autrefois, avec toute la ferveur qu'ils avaient réussie à garder en eux, dans le souvenir de leurs parents et de leurs années d'enfance, tous ont pu re-renter dans la vie.

Puis tout le groupe part à Taverny au château de Vaucelles, d'octobre 1945 à septembre 1947.

La vie de groupe dans un cadre ouvert, sans autorité excessive, a permis de stabiliser affectivement ces adolescents et de les réadapter progressivement à la réalité. En effet, la vie dans cette maison a été ressentie comme une entité sécurisante où des relations quasi-fraternelles ont pu se tisser et assurer le transfert de tous les affects. La qualité de l'encadrement, l'attitude tolérante des deux éducatrices qui ont fait l'effort d'apprendre le yiddish et d'appeler les adolescents par leurs prénoms, expliquent aussi la réussite de Taverny.

Ces adolescents avaient la possibilité d'être ce qu'ils étaient. Enfin la vie religieuse a fait le reste, en particulier le contact avec les jeunes du mouvement religieux *Yeshouroun* venus organiser un camp d'été.

À Taverny, certains ont pu rattraper des étapes sautées dans la construction de leur personnalité. Eux qui n'avaient eu ni enfance ni adolescence pouvaient enfin, dans ce cadre protégé, régresser ou simplement connaître l'insouciance. Le seul reproche, plutôt un inconvénient, formulé d'ailleurs à l'encontre de toutes les maisons d'enfants, concerne le cadre artificiel de la collectivité, où les adolescents ne trouvent pas de modèle familial.

## **Les Buchenwaldiens en maisons d'enfants**

En 1947, 138 sont encore dans des maisons de l'OSE.

Ils sont seuls au monde. Ils savent ce qu'ils ne veulent plus, « se faire avoir par les adultes », ils ne savent pas ce qu'ils veulent, sinon rattraper le temps perdu et jouir de la vie.

Il avait été décidé de ne plus créer de maison particulière pour l'ensemble du groupe, mais de les répartir dans les différentes maisons d'enfants de l'OSE, pour les mélanger avec les Français, orphelins de la Shoah pour qui ces maisons avaient été ouvertes.

Les plus âgés vont au foyer de la rue Rollin, une cinquantaine établie à Fontenay-aux-Roses depuis la fin d'Ecouis, sont dispersés suivant l'âge au Vésinet pour les plus jeunes ou à la maison de Champigny et quelques uns en province.

Les problèmes d'hébergement sont multipliés par le nombre toujours fluctuant de jeunes, soit qui arrivent encore directement des camps d'Allemagne (DP), soit qui arrivent de convalescence.

Voici un extrait du rapport du directeur de la maison de Fontenay

*« Le sens de la camaraderie chez nos garçons de Buchenwald est indiscutablement très développé. Ainsi dans les premiers temps, la question vestimentaire étant très précaire, il arrivait très souvent qu'un garçon sorte parfaitement bien habillé avec une chemise de l'un, un veston d'un autre et les chaussures d'un troisième ; tandis que celui qui avait prêté le veston reste à la maison parce qu'il n'avait rien d'autre ; et ceci leur semblait absolument naturel. De même en ce qui concerne l'argent de poche, les colis etc.*

*Mais en même temps, ils se prêtent leurs papiers, sans trouver cela répréhensible, arrivent à n'importe quelle heure du jour et de la nuit avec de nombreux invités qui mangent à leur table, partagent leur lit.(...)*

*Un autre excès de camaraderie : jamais un garçon déporté ne touche à un camarade et le défend quoiqu'il ait fait. (...)*

*D'autres traits difficiles pour un éducateur :*

*Leur tendance à réagir en bloc, leur aversion presque instinctive envers l'autorité quelque'elle soit.*

*Ajoutons à ce tableau la soif de liberté qu'éprouvent, après tant d'années de réclusion ou d'oppression, ces garçons qui montrent un refus un peu hystérique de toute contrainte. »*

## **La réinsertion**

Le bilan de l'action de l'OSE, qui avait mis en place un service particulier dit "service de B", a été très tôt fait par Jacques Cohn dans un rapport de la fin de l'année 1945, au moment de la liquidation de ce service. Il souligne quelques faits qu'il est intéressant de mettre en relief. Peu de placements en famille effectués à partir d'Ecouis que ce soient des familles apparentées ou des familles d'accueil ont pu être maintenus. Le cadre collectif a donc été un sas indispensable.



La dispersion des jeunes Buchenwaldiens dans différentes maisons d'enfants, Boucicaut, Versailles, Le Vésinet, se révèle une erreur. Loin de se mélanger aux autres, ils restent entre eux, contrairement aux autres jeunes déportés, en particulier aux Allemands déportés de Chabannes qui s'intègrent très naturellement aux " Français. " Jacques Cohn, fait appel à un plus grand effort de compréhension et de confiance et demande des éducateurs volontaires.

On pourrait rajouter le problème des études qui dépasse le cadre des seuls Buchenwaldiens. Les plus jeunes ont été scolarisés à l'école communale, mais peu ont pu poursuivre des études de leur choix.

L'orientation professionnelle a aussi posé un problème d'adaptation, en particulier dans les écoles d'apprentissage, pour des raisons de langue, de maturité et d'instabilité. Seule l'ORT accepte d'ouvrir des cours spéciaux à leur intention, avec un enseignement en yiddish. Une toute petite minorité, une douzaine, s'installe au foyer de la rue Rollin pour y suivre un enseignement spécialisé.

Lotte Schwarz qui dirige en 1947 ce foyer de la rue Rollin, où se trouvent encore une trentaine d'enfants de Buchenwald mélangés à d'autres jeunes déportés ou enfants de déportés parle de " l'échec presque complet entrepris en France avec les Buchenwaldiens. ". Pourtant cette femme hors du commun est une véritable pédagogue. L'expérience, vécue à chaud, témoigne des difficultés de l'entreprise dans le contexte de la France de l'époque. De son point de vue, son intervention à mi-parcours ne lui permet ni d'obtenir les résultats escomptés ni d'avoir assez de recul pour juger. Il aurait fallu, conclut-elle, dès leur arrivée, une politique précise, réfléchie et concertée. Mais elle ajoute plus loin : *Les traces de pareils crimes, de telles dégradations de l'être humain ne s'effacent pas par des mesures psychologiques et pédagogiques. Mais peut-être aurait-on pu créer pour ces jeunes une situation intérieure qui leur aurait permis de vivre leurs souffrances et de les intégrer peu à peu consciemment dans leur vie, vainquant ainsi leur isolement.*

Ce qui semble avoir été réalisé à Taverny avec Judith et Niny.

En 1948, l'OSE décide d'émanciper 117 d'entre eux de plus de 18 ans, c'est-à-dire de les pousser dans la vie active, au grand dam des intéressés qui protestent violemment alors que leur premier mouvement, en arrivant en France, avait été de rejeter toute autorité et de revendiquer la plus grande liberté :

*Mais en fait ils ne savaient plus quoi faire de leur liberté, craignant par-dessus tout d'avoir à assumer des responsabilités vis-à-vis d'eux-mêmes. Dans leur refus d'être émancipé, un autre élément intervient, celui de se croire toujours frustré de quelque chose et de penser que la société juive leur devait subsistance à tout jamais. Cette fin de non recevoir est salutaire, nous leur avons brutalement imposé ce saut dans la vie, note Jacques Cohn.*

Le passage d'une collectivité extrêmement soudée où la loi du groupe est impérative à un cheminement individuel n'a sans doute pas été facile mais tous ont franchi les obstacles, ont cherché et trouvé des emplois stables, 7 se sont même mis à leur compte comme artisans.

Eux qui étaient présentés comme des délinquants se sont remarquablement adaptés : voici ce que l'on peut lire dans le bulletin de l'OSE de mars –avril 1948 par Hugo Hanau.

*Le changement profond dans le comportement social et caractériel de ce groupe ne peut être mieux illustré que par le fait qu'en moyenne 3 émancipés par mois viennent déclarer spontanément qu'ils peuvent se passer désormais de tout secours. Quelques-uns qui ont pu émigrer entre-temps envoient régulièrement et spontanément des contributions destinées à leurs camarades moins fortunés. Libérés de la tutelle des œuvres sociales et abandonnés à leurs propres ressources, ils ont découvert l'amour-propre et la notion de dignité.*

Rajoutons : Quelle belle leçon de vie et de solidarité !

## Ce qu'ils sont devenus :

Les enfants de Buchenwald se sont dispersés sur les cinq continents. Ils sont devenus israéliens, américains, canadiens, australiens. Sur les 427 venus en France, seule une petite vingtaine est restée et a demandé la nationalité française.

Les raisons sont multiples.

Ils imaginaient arriver dans un pays de cocagne où ils étaient attendus à bras ouverts. La réalité les a rattrapés, tout était difficile dans la France ruinée de l'après-guerre.

Mais surtout, sans attaches, ils ont choisi de partir loin, loin des charniers de l'Europe, loin de ces pays qui avaient favorisé la montée du nazisme par leur lâcheté, ou qui avaient participé au désastre. Toutefois, ils ne voulaient pas trop s'éloigner, espérant dans un premier temps retrouver un des leurs, au moins un.

Certains, surtout des Hongrois, ont voulu aller vérifier sur place, comme si l'étendue du désastre était encore impossible à appréhender. Il fallait se rendre à l'évidence, l'Europe n'était plus pour eux qu'un immense cimetière.

Pour la moitié d'entre eux, Eretz-Israël fut une promesse, le lien le plus tangible entre leurs parents, morts sans sépulture et le futur de l'homme nouveau à construire. Pour tous, ce pays est, maintenant, leur deuxième maison.

Ils n'ont rien à pardonner car « il n'y a que les morts qui peuvent pardonner », mais ils ne peuvent rien oublier.

Pour le cinquantième anniversaire de leur libération, un questionnaire a été envoyé aux 467 « enfants de Buchenwald », 80 ont répondu. Voici une partie des résultats.

Parmi les 80, 10 ont poursuivi des études universitaires.

Toute la palette des professions est représentée, allant du chef d'entreprise, au chauffeur de taxi, en passant par l'universitaire, le kibboutznik et le pêcheur!

La plupart se sont mariés, 68 sur 80 ont voulu fonder un foyer et seulement 2 ont divorcé, 3 sont restés célibataires. Rares sont ceux qui n'ont pas eu d'enfants (4), la plupart ont eu au moins 2 enfants (56) et 12 ont eu un enfant. 43 sur 80 se déclarent aujourd'hui traditionalistes et seulement 8 orthodoxes sur 44 qui ont été élevés dans une pratique religieuse orthodoxe. 4 sur 80 ont une éducation « détachée de la religion ». Actuellement 20 se disent athées ou laïques.

A la question « Avez-vous parlé à vos enfants de votre vie pendant la guerre ? » ; 40 répondent souvent et 20 très peu ou jamais.

Plus que l'influence du pays lui-même, il semble que l'éducation familiale et les injonctions des parents avant de mourir ont été déterminantes dans la reconstruction des jeunes buchenwaldiens.

Les plus religieux d'Ambloy se sont retrouvés par choix dans des yéshivots aux Etats-Unis ou à Brooklyn. Longues barbes, lunettes épaisses, vêtements traditionnels

## Conclusion

Destins croisés, parcours de vie combien singuliers et semblables à la fois : « ces garçons » comme les appelle, avec beaucoup de tendresse et de respect, Niny, leur ancienne éducatrice, sont maintenant pour certains arrière-grands-parents.

Ils ont tous en héritage une mémoire encombrée de cauchemars, une enfance volée en éclats, une langue oubliée à jamais, le polonais, le hongrois, ou retrouvée, le yiddish. Mais également une injonction de vivre, de s'inscrire dans la filiation.

Ils ont construit leurs vies, certains après de longs détours chaotiques, certains en se lançant à corps perdu dans le travail, avec rage et obstination en voulant être les meilleurs.

Beaucoup se sont stabilisés grâce à leur femme et en fondant un foyer.

Tous ont gardé cette droiture et cette foi dans l'homme qui a perduré au-delà des camps et qui leur vient de leurs parents. Ils ont maintenu cet héritage de la vie, pour la vie, à la vie.